

*

ÉCRITURE ET PSYCHOSE. LIRE L'ILLISIBLE

Sous la direction de Laurence AUBRY (15 auteurs)

Presses Universitaires de Perpignan 2018

Écrire, depuis l'invention des alphabets, c'est pour le Sujet mettre des lettres et des espaces à la suite dont l'ordonnement dépend d'un autre, celui qui fait adresse. Ainsi l'écriture, lieu et création, nous dit aussi quelque chose de l'inconscient.

C'est comme cela que je lis les innombrables écrits que des patients me donnent régulièrement à lire. Que ce soit en groupe dans l'hôpital de jour dans lequel je travaille ou que ce soit dans le cadre du colloque singulier.

De plus ne disons-nous pas souvent que la parole d'un patient qui coule à nos oreilles peut être entendu comme on lirait le livre de son récit ? Il y a de nombreuses similitudes.

C'est vrai que l'écriture est partout. Plus que jamais le régime imposé aux institutions avec son système d'observation, produit de notre hantise du Réel, nous le rappelle tous les jours. Mais il y a écriture et écriture, c'est ce que nous retiendrons de cet ouvrage, fruit des interventions du colloque sur « *Écriture et Psychose. Lire l'illisible* » qui a eu lieu à Perpignan les 16 et 17 octobre 2015 et réunies ici sous la direction et la bienveillance de Laurence AUBRY.

N'ayant pu assister à ce colloque nous sommes reconnaissant à ses auteurs de nous avoir livré ici leurs réflexions qui font échos à nos interrogations, en cabinet comme en institution. Le groupe de travail de notre équipe soignante que nous constituons chez nous à Grenoble à l'hôpital de jour de la MGEN réfléchit sur *comment fabriquer et pérenniser un atelier thérapeutique ?*. Cela nous demande de prendre en compte la subjectivité, la place de la demande, l'adresse mais aussi de repérer les outils et les objets susceptibles de permettre au patient de mener son travail psychothérapeutique. Nous avons donc inscrit cet ouvrage parmi nos sources de réflexion.

Tout d'abord, ce sont les questions posées par le fait d'écrire, puis l'écriture en elle-même qui sont ouvertes dans ce livre. Les réponses apportées par les diverses interventions non seulement ne referment pas le débat sur elles-mêmes mais permettent de dégager

l'approche psychiatrique du piège dans lequel elle n'a de cesse de tomber, à savoir la médicalisation de la vie psychique qui l'enferme dans un savoir que chacun pourrait tirer à soi. Un savoir qui dirait tout de nous et qui serait le lieu de revendication d'une identité. Avec une telle posture tout un pan de la vie subjective est défranchi, la déforestation de la parole laissant place à la monoculture.

Plusieurs textes ici s'intéressent à la place de l'écriture dans la psychose. Y aurait-il une écriture spécifique de la psychose ? L'acte d'écrire et l'écrit lui-même pourrait-il être thérapeutique ou, pour le dire autrement, pourrait-il autoriser au sujet une place au désir et à l'altérité sans que la vie pulsionnelle, l'amour et la haine ne soit trop ravageurs ? L'écriture pourrait-elle être un moyen de sortir, souvent en passant par lui, du courant du narcissisme qu'aiment tant les eaux de notre époque ? On a, à travers divers écrivains et styles d'écritures, des tentatives de venir reprendre le fil d'une identité, le fil d'une histoire ou d'un récit (on pense entre autre à l'œuvre poétique d'Alda MERINI, au travail singulier d'Antonin ARTAUD, à Samuel BECKETT...).

La place du soin et le fait de repérer comment l'écriture se situe dans le soin sont très présents dans ces articles. Cela nous renvoie inévitablement à la définition du soin en psychiatrie et, par delà, à ce qu'est la maladie mentale si l'on admet que c'est là l'objet de la psychiatrie. La créativité, l'alternative au narcissisme, l'apaisement des passions, l'historisation du sujet, la reconstitution identitaire sont autant de propositions qu'on peut aisément inscrire comme soin. Le transfert y est toujours présent et d'ailleurs après lecture des interventions je m'autorise à dire qu'il ne saurait y avoir écriture sans transfert. Car au fond à suivre le fil conducteur de l'ouvrage on est frappé par l'importance qu'occupe l'altérité. La place de l'Autre dans l'écriture, l'adresse à l'Autre. Pourquoi écrit-on, pour qui ? Écrire à l'autre du soi, à cette part intime qui fait que nous ne fonctionnons jamais vraiment seul. Écrire sur une page comme on parle à l'Autre dans le cadre du colloque singulier, et plus encore sur le divan, c'est avant tout permettre de faire entendre, comme pour mieux entendre soi-même, jamais sans l'Autre, ce qui ne cesse de se répéter et bloque toute création et désir.

On est en fin de compte frappé par la manière dont l'écrit engage l'auteur, un engagement bien sûr aussi du corps, cela se lit entre les lignes, et parfois même dans la ligne, dans les articles de l'ouvrage. C'est toujours un étonnement de voir que dans certaines situations

cliniques le sujet laisse sa passivité habituelle, parfois salvatrice de l'angoisse, pour entrer dans l'écriture. Cette écriture qui autorise aussi la perte et la séparation.

Enfin, le soin en utilisant des ateliers différents, et l'écriture en est un puissant moyen, permet, pour reprendre la formule d'un de ces beaux textes de cet ouvrage collectif, de « prendre des mots ordinaires pour dire la folie », « c'est tenter de dénouer l'étau psychiatrique, et reconnaître la valeur humaine à la folie ».

On lit et on entend vraiment au fil des textes l'importance que revêt dans l'écriture tout ce qui ne peut s'écrire, merci à ces auteurs de nous permettre d'extraire et de lire un peu de cet illisible...

Dr Régis PATOILLARD (Grenoble, le 5 mai 2019)

*

LES BLESSURES DE JOË BOUSQUET²¹⁸

par Alain FREIXE et Serge BONNERY

Ed. Trabucaire, Perpignan 2018.

Une phrase de Joe BOUSQUET (cité ou interprété ? par A.FERNANDEZ-ZOÏLA (*La chair et les mots*, p. 178) qui pourrait avoir été écrite par EY ! : « L'homme est l'homme par la faculté de créer au dedans de lui l'ordre qu'il va découvrir (*Papillon de neige*). Corps et âme dans un même élan »...

« Le corps n'est pas un pont entre l'âme et le corps, il est le monde de l'âme, la dimension sous laquelle elle découvre la nature » (pp77-78). C'est du Merleau-Ponty, de la bonne « phénoménologie »... Mais on peut songer aussi à Max Frish²¹⁹ :

« Un homme a fait une expérience. Maintenant, il s'efforce d'en créer l'histoire. On ne peut vivre indéfiniment avec une expérience qui ne possède pas d'histoire, semble-t-il, et souvent je m'imaginai qu'un autre avait juste l'histoire dont j'avais besoin pour mon expérience... ».

218. Ici, suite occitanienne du n°41-42 des Cahiers, p43sq.

219. *Mein Name sei Gantenbein*. Suhrkamp Verlag, Frankfurt-am-Main 1964 ; mis en exergue du livre de PHILIPPE CAILLÉ, *Familles et thérapeutes*, ESF 1985, p52.

La littérature (roman, théâtre) et le cinéma comblent souvent cette espérance et ce besoin pour les autres. Pour soi-même aussi : J. BOUSQUET le démontre. Encore que l'histoire qu'il déroule se veut nouvelle : « Retiens, dit-il à Jean BALLARD (cité p.40), qu'il n'y a plus rien de moi dans mon passé d'homme [1918]. Je suis né d'hier [1939] et j'en suis heureux ». Mais il dénonce le piège dans lequel il serait tombé : faire de sa blessure « une abstraction » et se « substituer un être de culture ».

Ainsi à s'accommoder de son mal-accident, commente Alain FREIXE, il en ratait le sens-événement et il était en train de produire une œuvre où l'idéalisme consolateur empoisonnait jusqu'au langage, un langage où « la métaphore, puisée encore dans l'espace de la représentation, restait l'absolue maîtresse ».

Et dès le printemps 1940, il écrit à Jean BALLARD : « Nous condamnons les fictions... La littérature n'est pas faite pour aider l'homme à être ce qu'il est, elle n'est pas une valeur de remplacement »... « Mon entreprise n'est pas celle d'un écrivain ». « ...je viens de l'écrivain, je vais vers l'homme. Je détrônerai le style. Mon don poétique servira le réel, non la fiction ».

Beaucoup d'ambiguïtés (sur la nature du « devenir blessure » et sa « contre-effectuation » deleuzienne²²⁰), de dénégations, de refoulements, de catathymie²²¹. Mais ça aide à vivre : Joë BOUSQUET en fait la brillante démonstration. On ne va donc pas le lui reprocher.

Le psychiatre doit s'effacer devant le poète ; les jardiniers de la folie se découvrir (au propre et au figuré) devant le génie et s'incliner devant le courage.

RM. PALEM

220. DELEUZE apprécié d'A.FERNANDEZ-ZOILA, qui appréciait beaucoup J. BOUSQUET.

221. Catathymie : « transformation des contenus psychiques sous l'influence des affects » (KRETSCHMER), prendre ses désirs pour des réalités. Mais BOUSQUET n'est pas dupe de sa neo-construction de réel : l'*Umwelt* (Von UEXKÜLL) : le « monde propre » qu'on se fabrique et délimite pour y vivre à sa mesure. Il en prend les risques, les assume et il crée, pour lui et pour nous. Ne l'oublions pas, et ne nous oublions pas.